

# Souvenirs d'un "landsturmien" : II

Autor(en): **X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 32

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197682>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
**L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER**  
 PALUD, 24, LAUSANNE  
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.  
**BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE**  
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50  
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.  
 Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

**PRIX DES ANNONCES**  
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.  
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
 la ligne ou son espace.  
 Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**AVIS. — Les nouveaux abonnés à dater du 1<sup>er</sup> octobre prochain, recevront GRATUITEMENT le journal D'ICI AU 30 SEPTEMBRE.**

## Souvenirs d'un « landsturmien ».

### II

Au jour fixé pour l'équipement, à huit heures du matin, nous étions cent-cinquante à deux cents conscrits sur la terrasse de la caserne.

Tous les âges, à peu près, toutes les conditions sociales étaient représentés, et, de plus, bon nombre des infirmités qui désolent notre pauvre humanité.

Bien divers aussi étaient les sentiments qu'on lisait sur tous ces visages.

On voyait là d'anciens soldats, qui, depuis longtemps déjà, avaient déposé les armes et s'étaient cru le droit de jouir en toute tranquillité de la satisfaction du devoir accompli. Quelques-uns d'entre eux, d'humeur belliqueuse, étaient tout heureux de se retrouver en ces lieux. Le plus grand nombre, cependant, ne semblait goûter qu'à demi cette reprise inattendue de l'uniforme.

Très nombreux étaient les hommes qui n'avaient pas encore fait de service et qui, par conséquent, en ignoraient les pénibles devoirs. Chez ceux-là aussi les sentiments variaient.

Il y avait les hommes qui jamais ne s'étaient consolés de n'avoir pas été trouvés dignes de prendre rang dans l'élite de l'armée, soit pour insuffisance de thorax, soit à cause de quelque légère infirmité. La création du landsturm les comblait de joie; c'était une juste réparation de l'affront que leur avait fait la commission de recrutement. Ils allaient enfin pouvoir prouver, de façon éclatante, qu'ils n'étaient ni plus mal bâtis, ni moins forts que d'autres, en dépit des apparences, et qu'ils étaient aussi bons pour l'exercice que pour payer l'impôt.

À côté de ceux-ci, se trouvaient, plus nombreux encore, les hommes qui, sans avoir d'eux-mêmes une moins bonne opinion, avaient facilement pris leur parti de la vie civile et n'acceptaient que par force l'honneur tardif de jouer au soldat.

À huit heures précises, on nous fit placer sur deux rangs, les grands à la tête, les petits à la queue.

Autour de nous, en grand uniforme, les officiers de tous grades : colonels, majors, capitaines, lieutenants, allaient et venaient, majestueux et faisant sonner sur le sol le fourreau de leur sabre. Les anciens soldats souriaient en voyant cela, mais nous, les novices, nous tremblions dans nos culottes.

L'appel terminé, un officier s'avança sur le front. De ce ton sec, cassant, seyant aux commandements militaires et qui donne des airs de lions à des hommes qui, dans la vie civile, ne sont souvent que de dociles moutons, cet officier nous adressa quelques paroles, attirant notre attention sur le sérieux et l'importance

des devoirs auxquels nous étions appelés. Le landsturm n'était pas et ne devait pas être ce qu'un vain peuple pensait, une armée pour rire. Son rôle, en cas de guerre, ne le céderait en rien à celui de l'élite et de la landwehr. La discipline serait rigoureuse, le service pénible. Aussi, s'il en était parmi nous qui eussent quelque infirmité gênante pour les longues marches, sous le soleil brûlant, sous la pluie ou dans la neige, ils devaient s'annoncer sans hésitation. Ils seraient immédiatement enrôlés dans un autre corps du landsturm, où leurs infirmités pouvaient se concilier avec les exigences du service.

« Hein ! mon vieux, dit à voix basse à son voisin, mon camarade de file, tu vois, le landsturm, c'est pas de la rigolade ! »

Quelques boiteux, quelques pieds plats — dans la bonne acception du terme — un ou deux asthmatiques sortirent des rangs.

« Eh bien, dis-je à un ami placé à côté de moi, que faisons-nous; c'est la dernière qui somme ? »

— Moi, je reste, répondit-il, il serait honteux de n'être pas même bon pour faire un fusilier de landsturm.

Je restai aussi.

Pour la bonne forme, et afin de ne pas paraître les libérer trop facilement, on fit marcher, puis courir devant la troupe les hommes qui désiraient permuter. Cela rappelait un peu les exercices semblables que les maquignons font exécuter aux chevaux, avant de conclure un marché. Excusez la comparaison.

« Allez, c'est bon, rentrez chez vous, leur dit-on, vous serez bientôt avisés de votre transfert dans un autre corps. »

L'épuration faite, on nous ordonna de serrez les rangs. Il ne restait plus que la fleur.

Aiors, un officier demanda quelques hommes ayant l'habitude de tenir la plume, pour remplir l'office de secrétaires. Mon ami et moi furent choisis, avec trois ou quatre camarades.

« Allez vite faire viser vos livrets de service par le colonel; vous passerez à l'équipement et vous viendrez ensuite au bureau. Un peu lestes, n'est-ce pas ! »

Était-ce le froid du matin, était-ce l'émotion ? je ne sais, mais je ne payais pas de mine, paraît-il, en me présentant devant le colonel.

Il me considéra un moment d'un air de pitié.

« Avez-vous entendu ce qu'on a dit à la troupe ? Nous aurons, je vous le répète, un service sérieux, pénible. Croyez-vous pouvoir le supporter ? »

L'air avec lequel le colonel m'avait regardé, son observation devant mes camarades, souriants, avaient froissé mon amour-propre. Le rouge me monta au visage, je me redressai et sentis un moment couler dans mes veines le sang d'un Alexandre-le-Grand ou d'un Napoléon.

« Oh ! mon colonel, m'écriai-je, je suis plus fort, plus solide que je n'en ai l'air ! »

Le colonel ne parut pas très convaincu, mais enfin, il visa mon livret de service, en me disant : « Eh bien, c'est bon, allez vous faire équiper. »

À l'équipement, nouvelle humiliation.

Petit de taille et de tête, n'ayant pas du tout d'embonpoint, j'eus grand peine à trouver une capote et un képi. Ceux qu'on me donna étaient beaucoup trop grands; je ne savais comment les proportionner un peu à ma taille.

Un soldat eut pitié de mon embarras :

« Voyons-voir que je vous donne un coup de main. Oh ! c'est que, pou sù, vous n'êtes pas dans les gros... Il en pourrait deux comme vous dans cette capote... Y vous faudra dire à madame votre mère d'y faire une « pince ». Pour aujourd'hui, je vais y mettre une épingle. »

« Là, à présent le képi... Ti possible, lequel y vous ont donné là !... Il a la visière toute tuyautée, comme un bonnet de fille d'hôtel... Et la jugulaire ?... Est-ce qu'on ne peut pas la raccourcir ?... Elle est grippée... Comme elle est longue; c'est bon pour soutenir la cartouchière. »

Quand je fut tout équipé, le brave homme partit d'un éclat de rire et ne put retenir cette exclamation :

« Ma foi, vous savez, c'est pas pou dire, mais vous avez une drôle de touche. Y faudra absolument manger un peu plus de soupe et changer de képi ! »

Hélas, j'avais bien un peu le soupçon que cela était et qu'en dépit de tout mon attirail militaire, je ne devais nullement évoquer le brillant souvenir de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République.

On me remit encore un fusil — naturellement — et une boîte de cartouches, avec défense expresse de toucher à celle-ci sans ordre supérieur. La recommandation était superflue.

Là-dessus, j'allai rejoindre mes camarades, au bureau, où mon entrée eut un grand succès de rire. Le major lui-même céda à l'entraînement et ne pensa pas à me demander la cause de mon arrivée tardive, bien excusable d'ailleurs.

À midi, toute la compagnie fut réunie devant la caserne et passée en revue par le colonel. On nous fit exécuter quelques marches et contremarches, qui ne réussirent pas trop mal.

À deux heures, descente en ville, aux accents d'une musique improvisée, puis, après un bref discours du capitaine, qui nous exprima sa satisfaction, licenciement de la troupe.

J'avais hâte de rentrer à la maison, pour me soustraire à tous les sourires moqueurs qui faisaient la haine sur mon passage. Jamais encore je n'avais vu et je ne reverrai sans doute de ma vie, autour de moi, autant de visages souriants.

Devant ma porte, un groupe de messieurs de ma connaissance causaient. À ma vue, ils cessèrent brusquement leur conversation et se tournant de mon côté, ils me saluèrent... en souriant, naturellement.

Surpris par cette rencontre, troublé, je devins rouge comme un coquelicot et je tirai un grand coup de... képi.

Jugez de l'effet !

J'entrai précipitamment dans la maison d'où j'entendis les plaisanteries et les éclats de rire

du groupe que je venais d'égayer ainsi, bien malgré moi.

Oh! ces rires, ces sourires! Je n'entendais et ne voyais que cela depuis le moment où j'avais revêtu ce maudit uniforme. Ils me pour-suaivaient.

Comme je montais l'escalier, j'entendis encore un de ces messieurs: « Dites-donc, excla-mait-il, avez-vous vu comme il a bonne mine; décidément le service militaire lui convient!... Il est fait pour être soldat!... » X.

(La fin samedi.)

### Les vierges du Nidwald.

(Fin.)

Sur la route de Stanz à Sarnen, il se trouve une petite chapelle; une chapelle à murs blancs percés de meurtrières grillées, à toit recouvert de tuiles rouges, et surmonté d'une croix brillante. Si, écartant les arbustes qui en dérobaient la porte entréee, vous y entrez, vous y verrez suspendus au-dessus de l'autel, deux tableaux grossièrement enluminés. Voici, dans le premier, le vieux Struth de Winkelried, qui perce de sa lance la gorge d'un dragon monstrueux. Dans le second, voilà le brave Arnold qui, lui, offre sa poitrine aux lances des Autrichiens. Ces deux héros, tous deux, délivrèrent leur patrie, que menaçait un ennemi dangereux; tous deux, ils succombèrent en combattant.

La chapelle de Winkelried, destinée jadis à rappeler ces deux événements glorieux, en rappelle aujourd'hui un non moins beau.

Après avoir quitté Georges, Marie avait rassemblé les jeunes filles éparses dans l'église, et sans tarder, par une issue libre encore, et par des sentiers détournés, elle avait promptement gagné les prairies, à l'Ouest de Stanz. Arrivée à la chapelle, elle commença par en faire l'inspection: il s'y trouvait en effet assez d'armes pour armer toute sa troupe, et assez de munitions pour leur permettre de résister quelque temps à ceux qui pourraient les attaquer. De plus, on avait eu la précaution de faire de nombreux abattis dans les environs de la chapelle, et de pousser de gros quartiers de rocs dans le chemin, de façon à en boucher totalement le passage. Ayant tout examiné, Marie pensa à compter ses compagnes: elles étaient dix-sept; dix-sept jeunes filles, dont ce matin l'âme tressaillait à l'espoir de danser aux noces de leur amie, mais pour qui, maintenant, la salle de bal allait se métamorphoser en un champ de bataille.

On entendait distinctement, non loin de là, le bruit du combat qui se livrait aux frontières du Bas-Unterwald. Une minute, les détonations devinrent si nombreuses et si bruyantes, que les jeunes filles jugèrent que l'action était devenue décisive; elles ne se trompaient pas; peu à peu les fusils cessèrent de retentir ou ne retentirent plus qu'isolément, comme si on les déchargeait sur des fuyards.

Mais quels étaient les vainqueurs? Tout en aidant ses compagnes à fermer toujours mieux la route avec les objets pesants, disséminés ça et là, Marie s'efforçait de faire taire les funestes pressentiments qui s'élevaient, malgré elle, dans son âme; elle aimait à croire que les Suisses, cette fois, l'avaient encore emporté.

Tout à coup un tambour résonna au loin. Les jeunes travailleuses, abandonnant leur ouvrage, écoutèrent... Le tambour battait fort; mais on ne pouvait distinguer la nature de sa batterie, car elle n'arrivait à la chapelle que défigurée par son retentissement contre les échos. Cependant les yeux de Marie se dirigeant, par hasard, vers la montagne voisine, elle crut y apercevoir un homme; elle mit un mouchoir sur une bayonnette, et, l'agitant en l'air, elle poussa un hurra prolongé!

L'homme (car c'en était vraiment un) s'arrêta, regarda dans le vallon, et, de loin, prenant la garnison féminine de la chapelle pour un corps de soldats; il fit signe que l'ennemi s'avancait, mais allait chercher du secours... Une marche française se fit alors entendre clairement et confirma les paroles de l'inconnu.

Ainsi, les hardies jeunes filles allaient être en présence des Français. Elles n'avaient aucun espoir d'être secourues, du moins par leurs concitoyens; car, pour les montagnards des Alpes, qui, en ce jour-là, couronnaient de leur multitude les

hauteurs voisines, ils n'assistaient pas en spectateurs curieux à la lutte désespérée de l'Unterwald, mais en frères dont le cœur saignant était plein du désir de fondre dans la plaine, et d'y combattre aussi. Un moment de résistance de plus pouvait les décider; Marie résolut de résister bravement.

Un bataillon serré, débouchant au fond de la vallée, ne put abattre sa résolution; rangeant ses compagnes en arrière du parapet, et les y faisant coucher à plat ventre, leurs armes à la main, elle seule resta debout. Déjà le bataillon approchait; Marie, appuyant contre son épaule la crosse d'une carabine, leva lentement le canon. Le coup partit. Un officier français tomba. Dix-sept balles, au même instant, s'élançèrent hors des embrasures de l'abattis et allèrent encore frapper dix-sept soldats. La troupe, surprise, fit halte; quelques hommes s'en détachèrent pour aller reconnaître l'ennemi. Durant cette manœuvre, les jeunes filles s'étaient levées; cachées par la fumée, elles avaient chargé leurs armes, puis s'étaient remises à leur poste. Le détachement n'était plus éloigné que d'une cinquantaine de pas, quand le vent chassa soudain la vapeur qui le couvrait... Une seconde décharge, tirée presque à bout portant, le mit totalement en déroute. Les Français, après la sanglante victoire de la chapelle de Saint-Jacques, n'avaient pas pensé devoir trouver si vite une nouvelle défense aussi bien organisée. Irrités de voir leur marche ainsi retardée par des gens qu'ils croyaient vaincus, ils commencèrent à riposter.

De part et d'autre l'ardeur était égale; mais les soldats tiraient au hasard, au lieu que Marie et ses amies, à l'abri derrière le parapet, ajustaient tous leurs coups, et ne faisaient pas feu une seule fois sans tuer ou blesser quelqu'un. Voyant enfin leurs efforts superflus, les officiers ennemis firent amener devant le front du bataillon une pièce de campagne, qui déjà les avaient puissamment aidés à la chapelle Saint-Jacques. Le premier boulet perça un large trou dans le retranchement. Après quelques minutes, une brèche suffisamment grande étant pratiquée, le bataillon se forma en colonne d'atta-que.

L'heure de l'agonie était proche pour les jeunes héroïnes; plusieurs étaient blessées, mais n'en continuaient pas moins à se défendre; seulement, lorsqu'elles ne pouvaient plus manier elles-mêmes leurs armes, elles s'occupaient à charger celles de leurs compagnes; puis, si elles sentaient que la mort allait les saisir, elles se traînaient sur leurs genoux ou leur poitrine, à défaut de membres, s'accrochant avec les dents à ce qu'elles pouvaient atteindre; elles tombaient sur la brèche, et là, en faisant à leurs amies un rempart de leur corps, elles attendaient tranquillement qu'un dernier coup vint les achever.

Marie, seule entre les dix-huit vierges, était encore debout, non qu'elle se fût ménagée; au contraire, sans cesse encourageant ses compagnes, les postant aux endroits les plus favorables, et presque toujours combattant à découvert, c'était un prodige qu'elle n'eût pas déjà été tuée cent fois. Les soldats, cependant, s'étaient ébranlés. Alors, redoublant d'activité, Marie sembla se tripler, se quadrupler... ses joues étaient d'un rouge ardent; ses cheveux déliés, volant autour de sa poitrine, lui servaient de bouclier. Oh! ce n'était plus maintenant une jeune fille frêle et insouciant, n'aimant que les douces occupations du chalet ou les jeux enfantins de la chaumière; c'était une femme virile, défendant à la fois et sa patrie et son Dieu.

Des cris confus, qui s'élevèrent du côté de Stanz, suspendirent la marche des Français. Marie aussi prêta l'oreille; peut-être était-ce du secours; mais, en regardant derrière elle, elle entrevit, à travers la fumée, un drapeau étranger qu'on agita... Tout était dit: Stanz était soumis; il ne restait plus d'amis, plus de parents à Marie. En ce moment, la dernière des dix-sept vierges, en lui disant adieu, exhalait son dernier souffle.

Déjà les sapeurs ennemis attaquaient l'abattis à coups de hache... Marie, inclinée sur le corps de Rose, le corps de sa meilleure amie, paraissait avoir enfin succombé à la douleur et à la fatigue. Un officier, qui s'avança vers elle, l'épée à la main, la fit revenir à elle... se dressant furieuse, elle l'étendit mort d'un coup de crosse, puis aussitôt elle se précipita dans la chapelle. Les soldats la suivirent et remplirent le lieu saint...

— Mon Dieu, je remets mon âme entre tes mains! Ainsi s'écria Marie; jetant un regard désespéré

sur ses ennemis, elle plongea, dans un tonneau de poudre, un pistolet chargé dont elle était armée... Une lueur subite embrasa l'atmosphère; la terre trembla; les échos les plus lointains entendirent et répétèrent l'explosion terrible que fit ouïr, en sautant, la chapelle de Winkelried.

Les premiers soldats qui regardèrent les corps étendus sur le carreau, reculèrent en criant: Ce sont des femmes... Jusqu'alors, la fumée les avait empêchés de distinguer le sexe de leurs antagonistes. A cette vue, leur colère fit place à l'admiration. Ils auraient voulu donner la sépulture à leurs braves ennemies, mais comme le tambour battait toujours, il leur fallut avancer. Tout en s'éloignant, ils s'acraient dans leurs moustaches poudreuses, contre les officiers, qui leur avaient fait massacrer de si nobles jeunes filles...

Quand le soleil, en se couchant, commença à rougir les sapins de la vallée, Schauenbourg, rassemblant son armée dans la grande place de Stanz, fit arborer, sur l'église du bourg, les couleurs françaises. Les musiciens entonnèrent un air de triomphe; les troupes crièrent: Vive le général Schauenbourg! Vive le Directeur!... — Anathème sur l'opresseur! répondirent mille voix mourantes, dans les montagnes, dans les prairies, du sein des ruines fumantes de Stanzstad et de Buochs. Seule la chapelle de Winkelried resta muette. Le spectacle de l'Unterwald vaincu ne devait pas frapper les yeux des vierges-martyres. Depuis longtemps, elles avaient quitté la terre... Assises entre les anges et les saints, elles jouissaient déjà, dans le ciel, des récompenses décernées à la vertu.

Là-haut, paix à leur âme! Ici-bas, honneur à leur mémoire!

JULES DE C.

### Nos formules de politesse.

Sous ce titre, Petit-Senn, le spirituel écrivain genevois, a publié un article qui ne contient pas mal de vérités. Il nous paraît, cependant, que le jour où sa plume l'a écrit, il voyait l'humanité sous un jour un peu trop sombre. En voici quelques aînées:

« Notre civilisation est fardée comme une vieille coquette; sa céruse et son carmin en imposent aux simples, qui se pâment d'admiration en la contemplant.

» Qui pourrait connaître l'âme humaine sous les innombrables couches de vernis dont la société la recouvre! Le monde n'est qu'un perpétuel bal masqué où les cœurs se présentent tous sous des dominos roses et riant; c'est entre eux un continuel échange d'hypocrisie et de dissimulation; on s'y dit tout, sauf ce qu'on pense; on y paraît tout, sauf ce qu'on est... Quelle cordialité dans l'abord! quelle affabilité dans les manières, quelles touchantes démonstrations! et tout cela entre gens indifférents les uns aux autres lorsqu'ils ne sont pas ennemis!

» Parmi nos dames, dans leurs réunions, les aménités décevantes, les douceurs banales, les compliments *circulaires*, tombent comme grêle de toutes parts. On y entend que *mon ange, ma toute bonne, ma chérie*; c'est tout sucre, tout miel. Et quand, séparées, ces bonnes âmes s'expriment librement sur le compte des *anges, des toutes bonnes*, etc., oh! alors, c'est souvent tout fiel, tout amerume; c'est le cas d'appliquer le vers de Racine:

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé?

» *Je vous présente mes respects*, dit un gentilâtre, infatué de son titre, au bourgeois qu'il méprise. *Je suis votre sergente*, écrit une belle dame à l'ouvrière qu'elle traite avec hauteur. *Charmé d'avoir eu le plaisir de vous voir*, dit en souriant l'homme qui s'éloigne d'un individu dont la conversation l'a assommé. *Usez de mon ministère*, s'écrie avec emphase le banquier à un pauvre diable auquel il ne confierait pas un liard que sous bonne caution.

» Oh! comme le cœur s'attriste, comme la mélancolie nous accable, quand nous voulons creuser cette surface polie du monde moral où nous végétons, quand nous soulevons ces dra-